

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 121-125

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

L'union ne fait pas seulement la force : elle fait encore l'harmonie et la beauté. Nous en avons eu une preuve dans la splendide assemblée que la Fédération catholique des sociétés de chant du canton de Vaud a tenue à Lausanne, le 4 avril. Trois cents chanteurs, réunis à l'église catholique de la capitale vaudoise, y ont exécuté une messe du maître Zanol, sous l'habile direction du vaillant curé de Vallorbe, dont la réputation comme artiste a depuis longtemps dépassé les frontières de sa paroisse et qui appartient à cette école de jeunes prêtres qui a salué avec joie l'intervention du pape Pie X dans l'ordonnance du chant sacré. Mais lui-même n'a été que le directeur de cette splendide chorale que nous avons eu la joie d'entendre ; les initiateurs de la réunion sont des vétérans du sacerdoce : MM. Dupraz, curé d'Echallens, et Pahud, curé de Lausanne, sont les véritables organisateurs de cette journée dont les journaux n'ont pas assez parlé, parcequ'elle a été trop discrètement annoncée, mais qui n'a rien à envier aux manifestations mensuelles qui font honneur au canton de Vaud, en général et à Lausanne en particulier. Cette pensée a été magnifiquement exprimée par le prédicateur de la fête, M. le Dr Vermot, supérieur du grand séminaire de Fribourg. Son discours, dont le texte fut emprunté aux Psaumes de David, a été un encouragement pour les sociétés paroissiales qui n'ont reculé devant aucun effort pour répondre à l'appel de leurs chefs spirituels : *Cantate Deo* (Chantez à Dieu), *Canticum novum* (Un chant nouveau), *In Ecclesia* (Dans rassemblée des fidèles, un thème magnifique, développé avec ampleur, et qui indique à la Fédération la marche à suivre pour répondre au triomphe de son premier essai. Le Chant d'église, à l'égal du Bréviaire, doit être exécuté avec dignité, avec attention, avec piété. Dans ces conditions, il devient un moyen de sanctification pour les chanteurs et un sujet d'édification pour la paroisse, pour l'Eglise. La patrie comme l'Eglise, y trouve son profit et il ne faut jamais les séparer l'une de l'autre. Ces choses, et beaucoup d'autres encore, ont été dites par l'orateur du Lundi de Pâques, du haut de la chaire catholique de Lausanne ; en les livrant à la presse, il a laissé un souvenir impérissable à ceux qui l'ont entendu et à ceux, plus nombreux encore, qui n'étaient pas au nombre de ses auditeurs et qui y trouvent un commentaire clair et précis du

Motu proprio, que Pie X a consacré à la rénovation du Chant d'église. Il serait regrettable qu'une telle parole demeurât sans écho, qu'une telle journée n'eût pas de lendemain, et que l'exemple donné par la Fédération catholique vaudoise n'inspirât à d'autres cantons, où les bonnes volontés et les bonnes voix ne demandent qu'à être groupées, le désir de chanter Dieu, dans un chant nouveau, toujours plus attentif, plus pieux et plus digne de la majesté de Dieu et de nos cérémonies sacrées. Nous savons, certes, que cela demande du travail, mais quelle récompense, quand trois cents chanteurs viennent, au matin d'un Lundi de Pâques, mettre en commun leurs travaux de l'automne et de l'hiver, et recueillir avec la palme du triomphe, le témoignage public d'avoir travaillé pour Dieu, pour l'Eglise et pour la Patrie ? C'est jouer un tour au soleil lui-même quand, par malheur, il lui prend un caprice de rester caché derrière son voile de nuages, lorsque bien au-dessous de lui, les âmes en fête ne demandent qu'à sortir d'elles-mêmes et à chanter les joyeux *Alleluia* de la Résurrection.

L'assemblée de Lausanne, si bien commencée sous les voûtes de l'église paroissiale, se termina de même, au pied du tabernacle, par l'exécution de nouveaux chants et le Salut du St-Sacrement. Entre les deux cérémonies, eut lieu, à l'hôtel de France, un banquet de 350 couverts. D'éloquentes paroles y furent prononcées, tour à tour, par M. Martin, curé-doyen, M. le curé de Lausanne, M. le curé d'Echallens, et M. Raboud, président des Céciliennes fribourgeoises, curé de Siviriez. Le Souverain Pontife, Monseigneur Deruaz, la Patrie vaudoise et la Patrie suisse, la Fédération elle-même furent chantés en un langage digne de ces grands objets ; c'était toujours, de près ou de loin, dans ses auteurs ou dans ses conséquences, le plain-chant qui revenait dans les discours, comme au sermon du matin. Pie X n'a pas manqué de faire exprimer ses encouragements aux organisateurs de cette journée pour les détracteurs du plain-chant ; nous ne dirons pas que ce fut pour eux, un jour de défaite, oh non, on doit être juste sans devenir méchant, mais nous aimons à croire que pour le plain-chant ce fut une heure de réhabilitation. C'est dans ce sentiment qu'au soir du 4 avril, ces chanteurs se saluèrent avec l'idée bien arrêtée qu'ils se disaient au revoir et à bientôt.

A la politique maintenant. Le jour même du Vendredi-Saint, le ministère français envoyait, aux quatre coins de la France, l'ordre de décrocher les « Crucifix » des murs officiels des tribunaux où, jusqu'à ce jour, ils présidaient aux arrêts de la justice républicaine. Ce n'est pas étonnant, certes, c'est odieux ! A la rentrée des Chambres on peut s'attendre à quelques protestations, des protestations ou des chansons, c'est toujours par là que tout se termine en France. Et il faut croire

que cela suffit à la masse, puisque l'indignation qu'un tel acte inspire à une foule d'incroyants, ne s'est pas traduite autrement jusqu'à présent.

Le bon peuple compte-t-il se rattraper aux élections municipales qui auront lieu en France, le 1^{er} et le 8 mai ? En attendant les élections législatives qui n'auront lieu que dans deux ans, ce serait une bonne occasion de manifester à M. Combes ce que l'on pense de sa manière de gouverner, ce serait au moins un indice de ce qu'on peut espérer pour l'avenir. Nous n'y croyons pas pourtant et voici pourquoi : les élections municipales sont affaires de clocher, et ces affaires-là se traitent, le verre à la main, et l'oeil fixé sur Monsieur X qu'il faut ménager ou sur Monsieur Y qu'il ne faut pas s'aliéner. Tous les potins, tous les cancan, toutes les rancunes personnelles se vident dans ces sortes de consultations populaires ; plus que partout ailleurs on y ménage la chèvre et le chou. Les blocards profiteront certainement de l'occasion pour s'agiter, mais les autres auront-ils la sagesse et la prudence voulues pour commencer la lutte qui s'impose et qui bientôt ne pourra plus être retardée ? *That is the question.* N'allons pourtant pas croire qu'il n'y a plus de conscience du tout dans cette France qui, de l'aveu de ses adversaires, marchait autrefois à la tête de la civilisation. Si nous assistons à une éclipse de son bon sens et de son génie traditionnels, ce n'est qu'une éclipse. Et puis nous n'avons pas le droit de la couvrir de toutes les iniquités ; ce ne serait ni équitable, ni vrai. D'autres peuples, à d'autres époques, nous ont donné des spectacles tout aussi décourageants, et ils se sont relevés ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la France ? Que d'hommes ne se sont sentis malades que lorsqu'ils se trouvaient aux portes du tombeau ! Ils faisaient appel, alors, à leurs dernières forces et à un habile médecin, et se mettaient à revivre ! Ne soyons pas plus sévères pour les nations et ne les damnons jamais, ne damnons personne !

M. Combes a profité des vacances de Pâques pour aller pèrer à Laon. Il y a été reçu, par ses amis, en triomphateur, pensez-donc ! Il se présentait à ce fameux banquet de Laon au lendemain de ses multiples victoires sur les Chartreux, les Capucins, religieux et religieuses de toute robe et de toute dénomination ; tout cela justifiait bien, n'est-ce pas, l'enthousiasme délirant qui salua son réquisitoire. Il ne s'est pas contenté de refaire le procès du cléricalisme, il est tombé, à bouche que veux-tu, sur tous ceux qui ne pensent pas comme lui : nationalistes, conservateurs, modérés, il était en verve, ce jour-là. Il s'était fait accompagner de son garde des sceaux, de cet homme extraordinaire qui a signé l'expulsion du Christ des prétoires ; comme couple, ce n'était pas mal et on a bien raison de dire : qui se ressemble s'assemble !

C'est presque au lendemain de ce dîner politique (on pourrait dire de ce dîner « de têtes ») que nous avons appris l'épouvantable catastrophe de Port-Arthur qui a coûté à la Russie son meilleur cuirassé avec la plus grande partie de son équipage, l'amiral Makaroff en tête. C'est, paraît-il, encore aux torpilleurs japonais qu'il faut attribuer ce désastre. Et dire que la lutte décisive n'a pas encore été engagée. La Russie a pour elle la force et le nombre, et pourtant on ne peut s'empêcher de trembler pour elle. Encore quelques coups de ce genre et la ruse fera échouer les plans les mieux combinés. Et puis, il faut toujours compter avec le découragement et la démoralisation des armées qui étaient parties en guerre avec l'assurance du succès.

Guillaume II continue sa croisière sur la Méditerranée ; il dément, par le fait même, les bruits peu rassurants qui couraient de nouveau sur sa santé. On veut, à tout prix, qu'il soit malade, et même mourant. Les grandes réceptions qu'il donne à bord du « Hohenzollern » les visites qu'il a faites à toutes les villes du littoral et celles qu'il reçoit indiquent, au moins, qu'il ne se croit pas encore perdu. Il est étonnant cet homme ! On ne peut certes pas lui refuser une certaine crânerie, même quand on l'accuse de « faire de l'épate ! » Qu'on l'accuse de faire risette au Pape et aux catholiques, il ne s'en émeut pas le moins du monde, et quand, à défaut d'autre décoration ecclésiastique, il se met au cou une médaille de saint Benoit, pour faire honneur à l'abbé du Mont Cassin, il a l'air de dire à ceux qui trouvent ça un peu... drôle : « Après tout, si ça me plaît ! Est-ce que ça vous regarde ? » C'est dans le cours de son voyage qu'il a eu la visite du petit roi d'Espagne. Nous n'avons jamais su, au juste, ce qu'ils avaient bien pu se dire dans leur entrevue, mais il est facile de le deviner, surtout quand on voit le jeune souverain, quelques jours après, se présenter, sans peur, à son peuple de Barcelonne. Pour l'en détourner, on lui avait fait entrevoir des poignards, des revolvers, des anarchistes et tout le reste, il a tenu bon et a été acclamé comme il le méritait. Ceux-là même qui prétendent que l'Espagne est en décadence, ne pourront s'empêcher de reconnaître qu'avant de finir elle trouve, sur le trône, un petit homme qui a le désir d'être quelqu'un et de faire quelque chose. Il aura peut-être son tour et en attendant à la vie de Maura, son premier, on a voulu lui donner un signe ; mais, c'est égal, il n'a pas peur, et on est tout heureux de le constater.

Pendant que l'empereur se promenait sur les flots bleus, son Chancelier tenait tête aux interpellations que lui ont adressées l'un ou l'autre des membres du Reichstag. Il l'a fait avec bonhomie et rondeur, il a surtout insisté sur la nécessité d'éviter les querelles religieuses, car, comme il le disait fort bien, elles ne font que nuire à la politique

intérieure et extérieure du pays. Cette vérité, si vieille déjà, demeure incomprise dans les milieux qui se servent du spectre anticlérical pour soigner leurs petites affaires : c'est si bon, manger du Pape ! Et ça coûte si peu !

Quand nous commençons cette « Revue » nous ne pensions pas qu'elle ferait suite aux adieux attristés que les *Echos de St-Maurice* doivent faire à un de leurs meilleurs amis. M. le Chanoine Galley, dont la sympathie pour l'œuvre que nous faisons était bien connue, n'est plus là pour nous encourager et nous exciter. Puisse, du moins, son âme d'apôtre veiller sur nos humbles travaux et nous inspirer le désir de travailler, comme il l'a fait lui-même, à la gloire de Dieu et à l'honneur de la patrie !

L. W.